

Gaspard KÖENIG
AGROPHILOSOPHIE
RÉCONCILIER NATURE ET LIBERTÉ
Les Éditions de l'Observatoire, Paris, 2024

Il semble que le périple de 2500 km à cheval de Gaspard Kœnig sur les traces de Montaigne¹ l'ait tout à fait conforté dans son intérêt pour une reconnexion à la nature. Chose faite en s'installant en Normandie, suivant la recommandation voltairienne de cultiver son jardin. Penseur libéral, partisan du revenu universel, il nous emmène promener dans ses quatre jardins, et en profite pour revisiter les conceptions de l'homme à propos de la nature. Une différenciation qui permet de les articuler de mille manières différentes. Comment même serait-il possible d'avoir toutes ces conceptions sans se penser à la fois dans et hors la nature « sauvage ». Comme si la sauvagerie n'était pas dans l'humain aussi. Mais il est certain que la nature est rude et que la terre est basse...

Quatre manières donc, de construire son rapport au végétal.

D'abord, **le verger**, monde de la cueillette, On visitera le verger en compagnie des poires de Saint Augustin, des pommes de Rousseau, des coings de Giono, des pommes de John Locke et du pommier sauvage de Thoreau... questionnant au passage la culpabilité du péché originel et l'idée de l'appropriation d'une production qui n'aurait pas été le fruit d'un travail. Quant à l'idée de donner des droits à la nature, il trouve que « *c'est une mauvaise manière de résoudre une bonne question* » (p 63). « *Il vaut donc mieux donner des devoirs à l'homme que des droits à la nature* » nous dit-il, faisant écho (sans le savoir ?) à Simone Weil².

Deuxième espace de relation des hommes et de la nature, celui du **potager**. L'humain n'est plus un nomade simple chasseur-cueilleur, il devient sédentaire, agriculteur-producteur. On explore ce jardin avec l'aide philosophique des haricots de Thoreau et des grains de Quesnay et des physiocrates, promoteurs du libre-échange. Aristote qui distingue l'économia (l'ordre de la maison, pour le bien de tous) et la chrématistique (l'enrichissement pour l'enrichissement) et Thalès et ses oliviers illustrent le fait que le débat n'est pas nouveau entre bien commun et intérêts des plus fortunés. Bizarre chemin qui fait que « *le marché devient foire, la foire se fait Bourse, et la Bourse finit dans l'exubérance des subprimes.* » (p 138). Pourtant un progrès indépendant de la croissance est possible. Même Adam Smith, l'inventeur de la main invisible du marché, le pensait avec le souci moral qui était le sien.

Troisième possibilité de rapport humain/nature : **la friche**. Laisser la terre se reposer, se régénérer par elle-même.

¹ G. Kœnig. *Notre vagabonde liberté*. Éditions de l'Observatoire, Paris, 2021. Si Montaigne fait partie des références incontournables à propos de l'apparition du sujet, s'individualisant de son contexte social, je ne sais pourquoi j'ai toujours une certaine réticence vis-à-vis de cet homme admiré et admirable. Peut-être parce qu'il a écrit dans ses Essais, au livre III : « *Je fais à me soumettre à toute sorte d'obligation, mais surtout à celle qui m'attache par devoir d'honneur. Je ne trouve rien si cher que ce qui m'est donné [et ce pourquoi ma volonté demeure hypothéquée] par titre de gratitude, et reçois plus volontiers les offices qui sont à vendre. Je crois bien : pour ceux-ci je ne donne que de l'argent ; pour les autres je me donne moi-même. Le nœud qui me tient par la loi d'honnêteté me semble bien plus pressant et plus poissant que n'est celui de la contrainte civile.* » Citation que je découvre dans Julie Claustre. *La honte de l'endetté (Paris, XVe siècle)*. Shame Between Punishment and Penance. The Social Usages of Shame in the Middle Ages and Early Modern Times, 2010, France. pp.229-246. halshs-0092578

² Cf. Simone Weil. *L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*. Gallimard, 1949

C'est l'esprit même de la préservation de zones laissées à leur propre logique de développement, à leur rythme qui ne sont pas les nôtres.

Bien avant le rapport Meadows des années 70 sur l'impossibilité d'un développement infini dans un monde fini, Georges Sand peut être considérée comme la première écoféministe. Elle anticipait la liberté réclamée par Gilles Clément avec son jardin en mouvement et ses plantes vagabondes.

Familiarité de pensée aussi avec les théories éco-anarchistes d'un Proudhon... Un anarchisme dont l'ordre repose sur la coopération, la limitation des fortunes, la protection des libertés individuelles par un État soucieux du bonheur de ses citoyens. Une vision reprise par Bookchin, philosophe américain, au XX^e siècle. Autre époque, autres penseurs. Avec Kant, Gaspard Kœnig me fait découvrir la « *coopération intéressée* » de la forêt, entre « *concurrence sauvage et solidarité sacrificielle* »... « *c'est cet antagonisme, cette tension permanente entre un égoïsme hostile et la vie sociale qui permet l'évolution, la culture, le progrès. Il n'est donc pas pertinent d'opposer concurrence et coopération.* » (p 201) La nature sait depuis longtemps combiner les contraires, et en faire un moteur de diversité.

Dernier espace à explorer, celui du **jardin** d'embellissement. Des jardins devrais-je dire, tant il y a de manières de l'ordonner, de le concevoir. Les esthétiques changent avec leurs modes. Mais là, il n'est plus question d'alimentation, de cueillettes sauvages ou programmées, mais de beauté, d'esthétique, de grandeur aussi. Le jardin à la française, dominateur et prétentieux, admirable d'ordre et de discipline, illustre la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave. On l'oppose au jardin à l'anglaise, tellement rousseauiste dans l'âme, romantique aussi, mais tout autant fruit du travail humain, incarnation d'une intention, celle d'imiter le naturel, d'en être une contrefaçon améliorée. Le gattilier de Socrate, un arbuste qui évoque l'arbre à papillons, le buddleia, n'est ni dans un jardin à la française, ni à l'anglaise, c'est un espace juste domestiqué où il fait bon parler, échanger, discuter, « philosopher » en un mot. « *La vraie philosophie doit renoncer à l'écriture* » (p257) ose écrire sans honte Gaspard Kœnig en mettant ce propos dans la bouche de Socrate.

Qu'est-ce qui unit ces quatre espaces si représentatifs d'intentions différentes, qui permettent tant de visions du monde différentes ? Leur élément commun, c'est **le sol**. Pas de culture sans un sol nourricier préservé. Est-il nécessaire d'insister encore sur le fait que les mots *humain*, *humilité*, *humus* sont de la même famille, de la même racine, signifiant « la terre » ? Les intrants chimiques tuent le sol, si riche de bactéries, de champignons, de graines vagabondes, de vers divers et variés, de vie souterraine, de promesses de nourriture pour herbivores et d'arbres aux usages multiples. L'agroécologie devrait mettre à son fondement cette évidence qui peut être partagée : pas de vie humaine possible sans préservation des sols qui doivent être considérés non pas comme un substrat inerte, mais comme une partie vivante de nos existences. Vivante ? c'est-à-dire le lieu où dialoguent en permanence la vie et la mort, la transformation et le recyclage de ce qui a été en ce qui sera. Élisée Reclus déjà insistait sur l'importance de l'humus, ce terreau fertile. C'est l'antithèse du monde artificiel de l'industrie et de tous ses artéfacts indestructibles, non recyclables. Respecter notre planète, c'est à la fois limiter les activités extractivistes de ressources finies, et respecter et entretenir les processus de renouvellement du vivant³. En comprenant que les sols, les plantes, les microbes et les animaux, l'air et l'eau aussi, tous ces éléments sont constitutifs de la vie, qu'ils sont tous nécessaires à notre existence.

Ce soin qui doit être pris de la terre ne devrait-il pas être le point de repère, la boussole, de nos politiques ?

³ Cf. l'excellent livre d'Isabelle Delannoy. *L'économie symbiotique*. Lecture n°151, d'avril 2020

Pour cela il faut sans doute retrouver le chemin irrégulier où nos pieds sont en contact avec la terre et abandonner la platitude rassurante du béton⁴, et que nos regards se perdent dans des lointains, forestiers, campagnards, maritimes plutôt que de rebondir sur les murs des cités, que nos oreilles retrouvent la vibration du silence, et que nos mains se plongent dans l'humidité de l'humus fertile.

Mais il ne faudrait pas que le souci de la terre nous fasse oublier l'importance des océans. Eux aussi reposent sur un sol complexe et riche, dévasté par le chalutage profond, et menacé par la frénésie d'extraction... La Terre, c'est presque aux trois-quarts des surfaces maritimes, si importantes dans le cycle de l'eau et le climat.

En fin d'ouvrage, une bibliographie astucieuse vient enrichir chaque chapitre. Elle invite à aller retrouver des auteurs qui ne me sont pas nécessairement sympathiques, et à en découvrir d'autres... La culture, un travail toujours recommencé, qui nécessite verger sucré, potager consistant, jardin poétique, et de temps en temps un peu de jachère aussi...

⁴ Voir les planchers incurvés de *Friedensreich Hundertwasser* dans ses maisons végétalisées à Vienne (Autriche)



<https://fr.wikipedia.org/wiki/Hundertwasserhaus>